

L'amour rajouté après coup

Peter Härtling, *Dette d'amour* suivi de *Zwettl, une mémoire en question*, récits traduits de l'allemand par Claude Porcell et Michel-François Démet, Paris, Seuil, 1984, 254 p.

Diane-Monique Daviau

Volume 27, Number 2 (158), April 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31267ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daviau, D.-M. (1985). Review of [L'amour rajouté après coup / Peter Härtling, *Dette d'amour* suivi de *Zwettl, une mémoire en question*, récits traduits de l'allemand par Claude Porcell et Michel-François Démet, Paris, Seuil, 1984, 254 p.] *Liberté*, 27(2), 140–144.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

L'AMOUR RAJOUTÉ APRÈS COUP

Peter Härtling, Dette d'amour suivi de Zwettl, une mémoire en question, récits traduits de l'allemand par Claude Porcell et Michel-François Demet, Paris, Seuil, 1984, 254 p.

«Mon père m'a laissé des lunettes à monture de nickel, une montre en or, et un carnet qu'il avait fabriqué par le pliage d'un papier gris, où il n'avait noté qu'un poème d'Eichendorff, quelques remarques mordantes de Nestroy et l'adresse de deux personnes qui me sont inconnues.» Le récit qui s'ouvre ainsi en énumérant les biens laissés en héritage par Rodolf Härtling à son fils Peter est dédié aux enfants de l'auteur.

Placée en exergue, cette phrase de Paul Celan, «C'est dans l'air, là, que sont tes racines/dans l'air», donne d'avance le ton de ce qui deviendra le bilan d'une enfance trompée, brouillée, déçue.

Sans doute par souci d'honnêteté, l'auteur se contente de donner à ses deux textes le sous-titre de récits. Mais ceux-ci suivent pas à pas l'autobiographie de Härtling en présentant les événements qui, entre 1938 et 1946, ont marqué à jamais sa vie. Les faits historiques, bien que déterminants, ne constituent toutefois que l'arrière-plan sur lequel se détachent les moments importants de la vie de l'enfant. La plupart du temps, en effet, le point de vue est intérieur. Ce qui a blessé l'enfant s'est joué d'abord et

avant tout entre lui et son père et, par ricochet, entre le père, la mère et le fils. Mais, et c'est là que se situe le nœud de difficultés auxquelles l'auteur avoue ne plus pouvoir échapper depuis ce temps, voilà que tout s'imbrique, voilà que les événements historiques font et défont les liens familiaux, que les relations familiales influencent le regard qui sera posé sur les événements politiques, voilà que tout déteint sur tout, bêtement, impitoyablement. Comment, trente ans plus tard, retrouver les couleurs originales, comment départager courage et lâcheté, amour, haine et indifférence, causes et effets, comment recréer les liens et la responsabilité de chacun dans l'évolution, la détérioration de ces liens, comment, surtout, faire honnêtement le partage entre le vécu et l'inventé? «Reconstruire les pièces du passé est comme la construction d'une caverne dont on a rêvé enfant: on croit s'approcher de l'état rêvé, mais il manque toujours quelque chose», écrit Härtling dans son deuxième récit, «on bute sans cesse contre une lacune que la mémoire n'est pas capable de remplir.» C'est en imaginant les détails manquants qu'il arriverait à mettre vraiment de l'ordre dans les événements relatés (et, par là, dans sa vie), mais «je ne veux pas inventer», dit-il souvent lorsque le sens lui échappe, «aussi les histoires viennent-elles en foule».

La première de ces histoires, de ces images refou-
lées, suit immédiatement les quatre petites lignes qui ont ouvert le récit en résumant l'héritage paternel: «J'ai cinq ans et je suis parti pour un grand voyage». L'enfant se fait une joie d'aller surprendre son père, avocat, au tribunal de Burgstädt. Sur son petit tricycle, il roule, recouvert de poussière, refusant d'abandonner malgré la fatigue. «Il faut faire vite. Sans quoi, j'arriverai trop tard et ne pourrai faire la surprise à Papa.» Bien sûr, l'enfant n'a pas songé, en entreprenant cette formidable aventure, aux inquiétudes qu'il allait causer. «J'ai cinq ans. Je roule sur mon tricycle entre Hartmannsdorf et Burgstädt, mais mon imagination ne se risque plus à ces lointains. Je voudrais être câliné, pris dans les bras.» Mais la

caresse sera refusée et, pire encore, l'enfant devra subir le silence du père, un silence dont le père se servira souvent et qui deviendra pour l'enfant la pire des punitions imaginables: «J'entends la voiture, le klaxon vient me frapper dans le dos, me fait fuir vers le bord de la route. (...) Il sort de l'auto, se redresse, se dirige vers l'enfant qui se recroqueville sur son guidon, il ne prononce pas un mot, l'attrape comme un lapin, l'arrache du sol, le traîne en même temps que le tricycle jusqu'à la voiture. Il cale tout cela dans le fond, s'assied à côté du chauffeur, ne dit pas un mot, ne secoue pas la tête, ne murmure pas, ne crie pas. (...) Quand la voiture s'arrête devant la maison, il se retourne enfin. Son visage est encore plus grand, encore plus rond que d'habitude. Il dit: «Descends et va présenter tes excuses à ta mère.»

Entre le père et le fils, le silence grandira chaque jour davantage, l'incompréhension s'installera entre eux comme un obstacle infranchissable. Les événements de ces années de chaos les éloigneront l'un de l'autre de plus en plus brutalement. Peut-être auraient-ils pu se retrouver plus tard, lorsque l'enfant devenu adulte dans une Allemagne plus calme aurait compris le sens de certains silences, d'une certaine absence du père, lorsque le père, délesté de ses craintes et de son angoisse, aurait pu expliquer certains comportements que l'enfant n'arrivait pas ou ne voulait pas comprendre à l'époque. Mais le père, qui n'aura jamais porté une arme, sera fait prisonnier par les Russes et mourra en captivité quelques mois après la fin de la guerre. L'enfant, perdu depuis longtemps, étranger à tout et à lui-même, se tournera, comme dans un rêve, vers la mère. Mais celle-ci n'était déjà plus qu'une ombre: quelques mois après la disparition de son mari, elle se suicidera, laissant l'enfant de treize ans seul avec sa rancœur et ses souvenirs entremêlés.

Les deux récits tentent de reconstruire le no man's land entre la réalité et le souvenir que l'auteur en a gardé. Ecrits très sobrement, avec tendresse, amertume et pudeur, allant à l'essentiel, ils racontent

la quête du père, ce père qui fut l'objet d'un «amour rajouté après coup» (tel est le titre original allemand du récit *Dette d'amour*) et teinté de ressentiment. L'amour est venu par après, construit sur la rancœur et le mépris que l'enfant avait éprouvés pour le père «lâche», cet homme qui s'enfermait dans son bureau et mettait ses talents d'avocat au service des Tchèques et des juifs, cet homme qui ne disait jamais «le Führer» mais «Hitler», pendant que le fils, comme tant de garçons de sa génération, ne rêvait que d'uniformes, de feux de camps, de héros, de batailles et de gloire.

Cette quête du père, nombreux sont les écrivains allemands de la génération de l'auteur qui y ont consacré un livre. Mais peu d'écrivains ont, comme Härtling, consacré autant d'ouvrages à la réflexion sur cet écart entre le passé et le présent, avançant pas à pas, d'un livre à l'autre, vers la confrontation finale et première à la fois, celle du fils et du père, arrivant finalement, au bout de vingt, trente années d'écriture, après des dizaines de livres publiés, à jeter complètement les masques de la fiction pour nommer, dater avec une précision aiguë et douloureuse ce qui a eu lieu et réussir à en faire une œuvre qui possède malgré tout l'épaisseur, la respiration et la légèreté de la fiction.

Ces deux récits que l'éditeur de la traduction française a réunis en un seul volume ont également ceci d'original qu'ils se présentent et se lisent comme les deux côtés d'une même médaille. Écrits à sept ans d'intervalle et dans l'ordre inverse de celui dans lequel on nous les présente aujourd'hui (*Dette d'amour* est paru en 1980, tandis que *Zwettl, une mémoire en question* a été publié en 1973), ces récits ne font pas que se compléter parfaitement, ils se superposent, s'interpellent, se répondent. *Zwettl*, la première tentative de réconciliation, raconte surtout la dernière année et la mort du père. L'auteur essaie de suivre les traces de l'enfant qu'il a été à travers cette confrontation avec le père et contraint le récit à suivre des pistes nombreuses et constamment entrecroisées. Le retour en arrière ne parvient cependant

pas à abolir l'écart, ne mène pas à la réconciliation. La disposition typographique renforce d'ailleurs très bien la description du chaos auquel l'auteur est livré, l'idée de poursuite, de fuite, le tourbillon, l'enchaînement des événements, le manque de points de repère dans une vie qui s'effondre. *Dettes d'amour*, qui se termine là où l'autre récit commence, est totalement centré sur le père et atteint à une certaine sérénité. Peu avant la déclaration d'amour sur laquelle se clôt le récit, l'auteur fait référence à cet autre livre écrit sept ans plus tôt: «J'ai aussi écrit un livre sur le temps passé à Zwettl, mais c'était pour me découvrir, moi, le garçon de douze ans, et non pas toi. J'ai réussi à t'éviter. (...) Cette fois, je suis tes traces, je ne fais attention qu'à toi.»

Il serait bien possible que l'auteur, par l'attention extrême portée ici au père, se soit encore mieux retrouvé lui-même dans ce récit que dans celui où le père ne servait que de repoussoir à l'enfant. Mais pour arriver à ces découvertes, il fallait sans doute d'abord le récit paru en 1973. Et tous les autres qui ont précédé. Et le passage du temps.